

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 29 juillet 1905

Discours prononcé par M. Charles CHABAULT, Professeur de Sixième

Mesdames
Messieurs,
Mes chers Amis,

« Ne t'attends qu'à toi seul », disait le fabuliste, dans un siècle où les privilèges, la naissance, l'inégalité des classes établissaient tant d'injustes distinctions entre les hommes d'un même pays. Combien plus judicieux encore est ce précepte à notre époque où chacun est vraiment l'artisan de sa fortune et pour conquérir sa place dans le monde, ne doit compter que sur son initiative !

Si jeunes que vous soyez, mes amis, déjà sans doute vous l'avez entendu dire, les progrès de la civilisation, en augmentant le bien-être, ont aussi accru les difficultés et modifié les conditions de l'existence. Certains métiers, florissants naguère, végètent misérablement ou même ont totalement disparu ; de nouvelles industries, nées de besoins nouveaux, offrent à l'activité humaine une carrière sans limites. Jadis, avec du travail, de l'ordre, de l'économie, on était certain, sinon d'arriver à la fortune, du moins d'assurer à sa vieillesse une honorable aisance. Maintenant ces qualités ne sont plus suffisantes : un industriel, un agriculteur ont à lutter non seulement contre la concurrence nationale, mais contre l'importation étrangère ; il faut qu'ils se tiennent au courant des plus récentes inventions pour en tirer une application pratique. Bien des parents avisés envoient leurs fils à l'étranger, pour y apprendre la langue, sans doute, mais aussi pour s'initier aux affaires. Qu'un commerçant s'abandonne à la routine, malgré son activité, il se verra bientôt distancer par des rivaux plus habiles ou plus entreprenants. Tel autre au contraire fera fortune avec de simples rondelles de papier, projectiles inoffensifs qu'on voit, à certains jours de fête, voltiger dans un nuage de poussière blonde, comme une pluie de pétales multicolores. Il faut donc deviner les goûts et les besoins de la vie moderne ; se borner, s'entêter à recopier servilement le passé dans notre siècle d'électricité, de téléphone et d'automobiles, c'est une sottise. Certains artistes l'ont compris : ils ont pensé, comme les Grecs, qu'un objet utile, vulgaire même, devait avoir sa beauté ; de là, l'éclosion des Arts Décoratifs. Sans doute nous avons vu des tentatives malheureuses, des œuvres « rares par le ridicule » ; mais tout art n'arrive à sa perfection qu'après des tâtonnements. Tous les efforts d'ailleurs n'ont pas été stériles : nos architectes sont parvenus à combiner avec la beauté de la façade les exigences de l'hygiène et les recherches du luxe ; d'un bouquet de clochettes de cristal ou de corolle irisées ils font jaillir la lumière ; l'étain, le cuivre s'assouplissent à mille formes élégantes, le grès prend sous l'action de la flamme d'exquises colorations, les verreries de Nancy rivalisent avec celles de Venise, nos livres s'enveloppent de cuivres artistiques qui font parfois préférer le contenant au contenu et les

bijoux dont vous parez votre grâce, Mesdames, vous séduisent moins par la profusion des pierreries que par la délicatesse de la ciselure.

Grâce à l'initiative, les sciences aussi ont fait des progrès considérables. Depuis Louis XIV, « il n'y a plus de Pyrénées » ; on perce maintenant les Alpes, et si Molière revenait sur terre, il rendrait hommage au savoir de nos médecins ; la moyenne de vie s'est élevée ; une thérapeutique nouvelle a conjuré des maladies qui ne pardonnaient pas jadis. Quand Millevoye, frappé mortellement à la fleur de l'âge, contemplait « la chute des feuilles » et se pleurait lui-même, eût-il supposé que l'air vif de la montagne pouvait prolonger une existence ? Aurait-on osé plonger dans l'eau froide un malade brûlant de fièvre ? Il y a dix ans, on tremblait encore devant « un mal qui répand la terreur » ; ce n'est à la peste que je fais allusion, mais à un monstre qui saisit à la gorge l'enfant au berceau et l'étouffe dans les bras impuissants de sa mère : le croup ! Un homme a entrepris la lutte ; il a triomphé ; près d'ici s'élève le monument de sa gloire et tous les jours, mes amis, en venant au lycée, vous pouvez voir le spectre de la Mort, s'enfuyant, craintif et honteux, devant ce modeste et glorieux bienfaiteur de l'humanité : Pasteur !

Considérez enfin que vous vivez dans un pays qui a pour devise : Egalité ! sous un régime où l'homme ne vaut que par lui-même ; en leur imposant les mêmes devoirs, la loi reconnaît à tous les citoyens les mêmes droits ; les plus hautes ambitions sont nobles et légitimes, quand elles ne reposent que sur le mérite. Vous en avez la preuve en ce jour où, près de l'administrateur zélé, qui tempère la justice par la bonté, vous voyez un savant éminent, dont vous n'ignorez ni le nom, ni les ouvrages ; lui aussi est un novateur : persuadé qu'on ne connaît bien un pays que si l'on s'est rendu compte des phénomènes physiques qui ont modifié la nature du sol, il a assuré à la géographie le concours de la géologie et la nouveauté de sa méthode a exercé sur le développement de cette science la plus heureuse influence.

Quelle que soit donc la carrière à laquelle vous vous destiniez, brillante ou modeste, vous aurez à lutter et l'initiative vous sera nécessaire. C'est une qualité qu'on dénie généralement aux Français pour en faire le privilège des Anglais et des Américains. Peut-être serait-il plus juste de dire que nous savons moins bien la cultiver. Parfois on l'étouffe sous l'excès de la sévérité ; l'enfant tremble devant son père ou son professeur ; il n'ose hasarder une question et reste immobile, « sage comme une image », dites plutôt engourdi dans sa torpeur et son inertie. Le plus souvent, soit faiblesse, soit indifférence, on la néglige, ou on la méconnaît. Pourtant elle se révèle dès l'âge le plus tendre ; quelle ténacité, quelle diplomatie déploient les enfants pour obtenir ce qu'on leur refuse ! Très perspicaces, ils devinent votre faiblesse et savent user de leurs avantages ; vous résistez à leurs caresses, vous restez insensibles à leurs larmes, et vous finissez par céder à leur importunité. Quelle mère oserait se vanter de n'avoir pas été victime de la tyrannie de son fils ? Et pourtant elle se flatte que le pauvre petit ne pourrait se passer de sa présence ; elle l'accable de sa sollicitude inquiète ; elle redoute pour lui le soleil, la pluie, le vent, l'entraînement du jeu comme la fatigue de l'étude. A force de précautions, elle l'étirole, et sa faiblesse physique le rend incapable d'un effort intellectuel. Le paresseux n'est souvent qu'un malade. Oui, Mesdames, aimez vos enfants ; rien ne remplace la tendresse d'une mère ; mais fortifiez-les ; ils sont remuants, ils ont besoin d'activité ; ne les privez pas de ces exercices qui élargissent la poitrine, font saillir les muscles et fleurissent les joues ; ne vous alarmez pas pour un poignet foulé, pour une dent cassée ; il faut bien qu'ils fassent l'apprentissage de la souffrance ; peut-être l'avenir leur réserve-t-il des épreuves, des

luttres, qui exigeront autant de vigueur physique que d'énergie morale. Vous ne pouvez pas toujours vous attacher à leurs pas ; ne les tenez pas trop longtemps par la main ; laissez-les marcher seuls. N'intervenez jamais dans leurs jeux et le moins possible dans leurs études ; en voulant les aider, vous risquez de leur nuire. L'éducation est une science ; pour réussir, l'affection ne suffit pas, il faut la pratique. Savoir quelle somme d'effort et d'attention on est en droit de réclamer, susciter l'éveil de l'intelligence, diriger le travail de l'esprit, l'acheminer vers la solution, la faire découvrir sans la montrer soi-même, c'est un art qui exige de l'expérience et beaucoup de patience. Les explications données à la maison contrarient parfois la méthode du professeur ; cette double direction produit une confusion qui nuit aux progrès ; elle favorise la nonchalance et l'inattention. Qu'importent les étourderies ? L'enfant sait qu'on les lui corrigera. A quoi écouter en classe ? S'il est embarrassé, n'a-t-il pas le secours d'autrui pour le tirer d'affaire ? Indifférent, il oublie son livre, se trompe de devoir ou de leçon, et, chose plus grave, remet une copie correcte, qu'il est incapable d'expliquer. Aussi quelle déception les jours d'examen ou de composition ! Quelle détresse quand il se voit seul face à face avec un problème ou une version ! Anxieux, découragé, il regarde piteusement son cahier, feuillette d'une main fébrile son Quicherat, se désole, pleure quelquefois, et prévoyant un rang peu glorieux, accuse le professeur d'avoir donné un sujet « horriblement » difficile. —« Je m'occupe beaucoup de mon fils, me disait un père de famille ; je lui fais faire tous ses devoirs ; il a des notes excellentes et des places déplorables ; » L'explication est aisée ; les notes récompensaient l'application du père ; les places témoignaient des progrès du fils.

Est-ce à dire qu'il soit prudent d'abandonner complètement la jeunesse à elle-même ? L'excès de précautions offre des dangers ; l'absence de surveillance est plus funeste encore ; une direction éclairée ne nuit pas au développement de l'initiative. Montrez à l'enfant que vous suivez son travail ; qu'il vous voie heureux de ses progrès, attristés par ses défaillances ; mais gardez-vous d'aplanir les obstacles devant ses pas, apprenez-lui plutôt à les surmonter ; qu'il soit convaincu de la nécessité de l'effort, qu'il n'en redoute pas la fatigue bienfaisante, qu'il connaisse aussi le plaisir de la difficulté vaincue. Si son intelligence est lente à se développer, le professeur, prévenu en sa faveur par la régularité de son travail, ne lui ménagera ni les encouragements ni les récompenses ; la discipline n'est pas inflexible ; la persuasion et la douceur précèdent toujours la sévérité ; les punitions, je le sais, affligent surtout les mères ; ayez le courage, Mesdames, de ne pas toujours épargner à vos enfants un chagrin nécessaire. Il faut qu'ils acquièrent le sentiment de la responsabilité ; l'homme se révèle dans l'écolier ; l'élève consciencieux qui sait vouloir et agir sera toujours à la hauteur de son devoir ; mais l'éducation se fait dans la famille autant qu'au lycée ; parents et maîtres doivent s'unir ; vous nous confiez vos fils, Messieurs, aidez-nous à en faire des hommes ; nous ne pouvons rien sans votre concours.

L'initiative, sans le concours de l'intelligence, risque de s'égarer ; à notre époque, plus que jamais, s'impose la nécessité de fortes études. Les sciences, (on vous l'a dit l'an dernier ; avec quelle autorité ! vous vous en souvenez), les sciences sont la base de l'instruction moderne ; l'importance des langues vivantes est universellement reconnue ; l'utilité de l'histoire n'est pas contestable et personne ici, je suppose, n'oserait médire de la géographie. Restent les langues mortes, qui vivent pourtant malgré les assauts de leurs adversaires et l'ingratitude plus redoutable encore d'écrivains qui leur doivent leurs plus brillantes qualités. « Elles ne répondent pas, dit-on, à nos besoins ; il faut des hommes d'action ; elles ne forment que des

rhéteurs ou des rêveurs. » - Sans doute il n'est pas nécessaire que tout le monde soit initié *aux charmantes douceurs que l'amour du latin épanche dans les cœurs.*

Il n'est pas indispensable non plus que tout le monde soit apte à comprendre une symphonie de Beethoven ou un tableau de Véronèse. La nature présente une infinie variété et la même culture ne convient ni à tous les terrains, ni à tous les esprits. Certains enfants sont rebelles à cette éducation ; c'est perdre son temps, et le leur, que de vouloir les y astreindre ; s'en suit-il qu'il faille la condamner ? .Le laisse de côté le plaisir qu'on éprouve à saisir dans le texte les nuances intraduisibles d'une ode d'Horace ou d'un dialogue de Platon ; je ne parle même pas du profit que procure pour la connaissance du français la pratique des langues qui l'ont formé ; ces avantages ne sont pas les plus précieux. Mais cette étude est une discipline, elle développe l'attention, fortifie la réflexion, forme le jugement. L'enseignement du latin et du grec est un moyen, non un but ; il habitue les enfants à la clarté, à la précision, à l'exactitude. Ce qui est grave dans un thème, ce n'est pas le solécisme ou le barbarisme, c'est la négligence, la paresse d'esprit, la légèreté que la faute manifeste ; l'ignorance est moins coupable que l'étourderie. La traduction d'un texte stimule l'intelligence, ; si l'on s'attache non aux mots, mais à l'idée, avec le souci d'en rendre toutes les nuances ; il faut s'ingénier pour trouver en français l'expression juste, la tournure correspondante ; c'est comme une lutte et l'effort qu'elle exige est fructueux sans être excessif. Par cet exercice on contracte l'habitude de penser et de juger ; la docilité extrême n'est souvent qu'une paresse intellectuelle et pour ma part, (vous le savez bien, mes amis) j'aime mieux l'écolier éveillé, qui sollicite des explications, parfois avec l'arrière-pensée malicieuse d'embarrasser le professeur, que le bon petit garçon endormi, qui n'a ni initiative, ni curiosité. Soyez comme Horace :

Nullius adstrictus jurare in verba magistri

N'acceptez rien sans contrôle, ni réflexion ; discutez la pensée de l'auteur, faites-vous votre opinion sur la valeur des hommes et leurs actions. Sans parler du *de Officiis* ou du *Criton*, qui ne sont pas à la portée de tous, le *de Viris* et l'*Epitome* sont d'excellents recueils de morale. Rappelez-vous Leonidas aux Thermopyles, Régulus à Carthage et le grand Fabius oubliant sa gloire et s'inclinant modestement devant la dignité consulaire de son fils. Vous souvenez-vous, mes enfants, de la discussion que souleva parmi vous le stratagème de Thémistocle abusant de la crédulité de Xerxès pour l'attirer et l'écraser à Salamine ? « On ne doit jamais mentir, déclaraient les uns. – Tout est permis pour sauver son pays », répliquaient les autres. Sans vous en douter, vous résolviez avec votre logique enfantine deux graves questions de philosophie : le conflit des devoirs et le sacrifice de l'intérêt particulier à l'intérêt général. Les littératures anciennes sont remplies d'enseignements à la portée des enfants ; elles leur apprennent par des faits et non par des raisonnements, le désintéressement, le mépris des richesses, le respect de la loi, l'amour du bien public, le dévouement à la patrie ; moins complexes que les littératures modernes, elles se recommandent par la mesure, l'ordre, l'harmonie de l'ensemble, la sobriété et le choix des détails, qualités éducatives par excellence, propres à former la raison et le goût.

Ces avantages ont frappé les Anglais eux-mêmes, peuple pratique s'il en fut ; à Birmingham, à Dulwich, dans les écoles industrielles et commerciales, le latin est obligatoire jusqu'à treize ou quatorze ans. Sans doute ils ont pensé que cette culture, sans nuire au développement de l'initiative, pouvait préserver de ses excès. L'imprévoyance et l'obstination ne sont pas moins dangereuses que l'indécision ; il faut savoir prendre un parti, soit ; il faut surtout ne pas se lancer à l'aventure et sans réflexion, et, si l'on s'est trompé, ne pas s'entêter dans son erreur ;

bien des fautes de conduite sont les conséquences de jugements erronés. Sans prétendre, comme Socrate, que tout coupable est un ignorant, il n'est pas téméraire d'affirmer que le plus sûr moyen de rendre les hommes meilleurs, c'est de les instruire. Inculquez-leur le sentiment du devoir et le respect des droits d'autrui, élevez leurs aspirations au-dessus de l'intérêt, persuadez-les qu'on peut trouver le bonheur dans la modération des désirs et l'estime de soi-même, vous en ferez des citoyens, non des « arrivistes » ; initiative et individualisme ne sont pas termes synonymes.

Mes amis, le principal devoir d'un éducateur consiste à mettre ses élèves en état de se passer de ses leçons et de réaliser toute la perfection de leur nature. Quelles que soient les connaissances que vous emportiez du lycée, vos maîtres croiront n'avoir pas failli à leur tâche, s'ils ont développé en vous la personnalité. Soyez vous-mêmes ; sachez résister à l'opinion et discerner l'erreur ou le paradoxe qui se mêlent si souvent à la vérité ; fixez-vous un idéal et sans reculer devant les difficultés, marchez droit à votre but, la tête haute et sans défaillance ; vous assurerez votre bonheur personnel et, chacun dans la mesure de vos moyens, vous contribuerez au bien public. Ce qui fait la force d'une nation, ce ne sont point ses remparts, l'étendue ou la fertilité de son territoire, le développement de sa population ; c'est l'intelligence, le courage et l'union de ses habitants. Un petit peuple a montré « ce que peut la discipline contre la multitude et la confusion » ; la civilisation a vaincu la barbarie, quand la Grèce a triomphé de la Perse. Mais l'histoire est un renouvellement ; les leçons du passé revivent dans le présent et préparent l'avenir ; vous êtes aujourd'hui la fleur et l'espoir de la France ; un jour vous aurez le devoir de veiller à sa sécurité, de concourir à sa prospérité ou à sa grandeur ; peut-être fera-t-elle appel à votre dévouement ; qu'elle trouve en vous des hommes capables d'énergie et d'initiative.

Charles CHABAULT

()

Agrégé de lettres (1885)

Professeur à Buffon (1902-1903 à 1908-1909)